Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 47

Artikel: Feuilleton du Conteur vaudois : le curé de Vireloup : [suite]
Autor: Theuriet, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190653

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

et c'est ce que nous faisons au sujet de la lettre suivante :

Près Neuchâtel, 20 nov. 1888.

Rédaction du *Conteur vaudois*.

(Réponse à l'article : « Une grosse injustice. »)

Pour ne pas mériter le reproche que l'homme a fait de tout temps à la femme d'aimer trop à parler et de parler pour ne rien dire, c'est-à-dire pour des futilités, sur des sujets peu relevés, peu compliqués, trop simples, trop ordinaires, qui sans doute vous font bâiller; pour ne pas mériter, dis-je, ce reproche, je devrais me taire et faire encore la sourde oreille à toutes vos insinuations.

Mais, non! car si la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, elle nous a été donnée, à nous, pour l'exprimer. C'est ce que je vais faire, quoi qu'il faille un certain courage pour venir mêler notre simple verbiage, notre caquet d'oiseau à vos mâles accents, pleins de profondeur et de raison.

Et d'abord, puisque vous citez ce bon Lafontaine, pourquoi ne citez-vous que les deux lignes à notre adresse et supprimez-vous soigneusement les deux autres qui, sous le rapport du babil, vous placent au même rang que nous :

Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Et pourtant, c'est un homme qui a dit cela! Et un homme qui mettait autant de talent et de finesse à juger ses confrères qu'il en mettait à faire parler les animaux.

Quant à Legrand, aussi bien que la femme, il a dû, en rendant l'âme, se taire et cesser ses épigrammes.

Et cet autre rimeur, qui mêle la poésie avec le rasoir, que ne s'est-il coupé le bout de la langue en tournant en ridicule la plus sage moitié du genre humain! la postérité n'y aurait rien perdu.

Admirez aussi cet auteur sérieux, ami de l'humanité, qui ne peut s'empêcher de rabaisser la femme en ayant l'air de lui rendre justice; qui, tout en reconnaissant que sa conversation est nécessaire à l'heureux développement de l'intelligence de l'homme, dès son enfance, décore ses leçons et ses persévérants et patients efforts du nom de *caquet !*

Mais tous vos traits, messieurs, ne servent qu'à nous dévoiler votre ingratitude et votre injustice. Nous ne nous en inquiétons guère ; nous savons que, plus d'une fois, la femme a, par sa parole enthousiaste pour tout ce qui est bien, beau, juste et noble, réveillé la conscience et le cœur engourdis de l'homme, et lui a fait accomplir de grandes choses pour le bien de l'humanité. L'histoire est là pour le prouver.

Et, en supposant que vous ayez quelque droit de parler ainsi, Dieu n'a-t-il pas mêlé partout l'agréable à l'utile ? N'a-t-il pas mis dans les concerts de la nature, le gazouillement de l'hirondelle, le doux chant du rossignol, la note vive du pinson, à côté du cri de la buse et de l'aigle et du croassement du corbeau ? Croyez donc qu'il a fait notre babil à fioritures pour agrémenter un peu votre parole sérieuse et souvent grondeuse.

Pour vous, Monsieur le rédacteur, mon babil a ceci de bon : Il abrégera votre travail de cette semaine, — voyez comme la femme se venge par un bienfait, — en remplissant une colonne de votre journal, si toutefois vous lui faites cet honneur.

Une abonnée neuchâteloise.

Une curieuse question soulevée dans le *Journal des Débats* par M. de Parville :

Les animaux sont-ils susceptibles de se sacrifier dans l'intérêt de la communauté ?

Un observateur répond nettement par l'affirmative, en citant l'exemple suivant sur les mœurs des fourmis :

« On cherche à enflammer une fourmilière élevée par une colonie de fourmis de bois ; on plante au milieu une allumette-bougie. Les fourmis se sauvent, mais d'autres arrivent et à la façon de véritables pompiers, projettent de l'acide formique sur le feu; la flamme baisse visiblement. On entend un petit crépitement: c'est le contact de l'acide avec le feu et aussi les membres de quelques fourmis qui rôtissent. Les fourmis les plus courageuses s'élancent sur le foyer même et retombent asphyxiées. Mais le danger est conjuré et l'allumette éteinte avant d'être consumée. La colonie est sauvée, grâce au dévouement de quelques-uns de ses membres, véritables martyrs qui se sont sacrifiés pour la communauté. »

Petites leçons.

Sous le titre: *Sollicitude familiale*, un correspondant du *Petit-Journal* publiait dernièrement d'excellentes réflexions :

« Je n'approuve certes pas, disait-il, ceux qui réservent pour les étrangers leurs paroles les plus aimables, leurs sourires les plus doux, tandis qu'ils n'ont pour leur famille que des mots brefs ou désagréables, un visage ennuyé. Car c'est aux siens qu'il faut donner les meilleurs sourires, c'est autour du foyer qu'il faut prodiguer sa grâce, son esprit et son cœur.

FEUILLETON du *CONTEUR VAUDOIS*

LE CURÉ DE VIRELOUP

par André Theuriet.

III

Les hommes et les femmes passaient au bois toutes leurs journées, y compris celle du dimanche ; dès que les enfants couraient sur leurs douze ans, ils abandonnaient l'école et le catéchisme pour vagabonder en forêt... Tous ces gens-là ressemblaient à une horde de bêtes fauves, bien plus qu'à une assemblée de chrétiens.

Vous avez vu notre église, elle n'est pas riche ; mais en ce temps-là c'était une grange où les pissenlits poussaient entre les pavés... et je vous réponds que ce n'était pas la fréquentation de mes paroissiens qui empêchait l'herbe de croître. . Le dimanche je disais la sainte messe devant une dizaine de vieilles femmes et autant de marmots.

Jamais les hommes ne se montraient à l'église. J'avais beau me mettre en frais d'éloquence, chaque dimanche; mes sermons auraient plutôt touché la pierre des piliers que le cœur de ces mécréants-là...

J'étais navré. Un soir de printemps, après avoir douloureusement réfléchi à cet endurcissement qui me mortifiait, j'adressai une fervente prière au bon Dieu, en le suppliant de me venir en aide, car pour mon compte j'y perdrais mon latin. La prière m'ayant rafraîchi le cœur, l'idée me vint tout à coup de me distraire de mes humeurs noires en faisant un peu de musique.

Dans ma jeunesse j'avais eu un certain talent sur la clarinette et j'avais emporté mon instrument en venant à Vireloup.

Je l'allai quérir au fond d'un placard et je me mis à jouer tout mon répertoire. La soirée était tiède, j'avais ouvert la fenêtre de ma bibliothèque, et voilà qu'entre deux morceaux, comme je jetais un coup d'œil dans la rue, j'y vis un attroupement considérable.

Toute la paroisse était rassemblée devant ma porte. Ces gens n'avaient jamais entendu d'autre musique que celle des alouettes ou de la corne du pâtre communal. Aussi donnaient-ils des signes très évidents d'une admiration enthousiaste, et quand je cessai de jouer, il y eut dans la rue un murmure de désappointement général.

Ce fut pour moi un trait de lumière et comme un enseignement providentiel. — Puisque ces païens étaient sensibles à la musique, c'était par là qu'il fallait les prendre pour les amener à la messe... Mais comment faire ? Notre église n'avait pas même un harmonium, et j'étais trop pauvre pour en acheter un...

Alors je pensai, qu'à défaut d'orgue, ma clarinette pourrait peut-être... Dame, pourquoi pas ? L'important était de gagner à Dieu ces âmes endurcies... Je n'hésitai plus, et le dimanche suivant, avant de chanter le *Kyrie*, je régalai mes dix vieilles femmes, d'un solo de clarinette. La nouvelle de ce cérémonial inu-

Mais est-ce à dire qu'il faille tomber dans l'excès contraire ? Non, on peut être la mère et la femme la plus dévouée, le mari ou le père le plus affectueux, sans que, en présence d'étrangers, chez soi ou dans le monde, on doive étaler pour les siens une sollicitude qui s'exerce au détriment du bien-être ou du plaisir de ceux avec qui nous n'avons pas d'aussi étroits liens.

N'avez-vous pas observé mainte fois tel jeune ménage amoureux et... insupportable. L'univers n'existe pas pour ces nouveaux époux ; chantant un véritable duo, dans un perpétuel tête-à-tête, ils traversent les salons sans rien voir, sans rien entendre. On leur pardonnerait encore en faveur de leur jeunesse ; mais leurs minauderies, les choses tendres et bébêtes qu'ils débitent parfois en société sont vraiment agaçantes pour beaucoup de gens.

Et que dire d'un mari de 50 ans et d'une épousée mûre, qui ne s'occupent que d'eux, se sourient coquettement et s'envoient des baisers d'un bout de la pièce à l'autre... devant témoins ?

D'autres, à table, s'inquièteront l'un de l'autre d'une façon excessive et ridicule.

— Mon Dieu, mon amie, est-ce que vous allez manger du homard, vous savez qu'il ne vous réussit pas ?

Ce disant, le mari, effrayé, se dresse sur sa chaise, interrompant une réponse ou une question de sa voisine.

— C'est vrai, répond la femme, merci, mon chéri.

Et elle renonce docilement à sa tranche de homard.

Un instant après, c'est elle qui s'écrie :

— Mon amour, je vous recommande ces morilles, elles sont exquises.

Et comme ce couple a été séparé par mégarde, le dialogue conjugal ne tarit plus d'un bout de la table à l'autre, amusant les esprits moqueurs et ennuyant fort les gens de bon sens, dont ces banalités troublent la conversation, et qui pensent, judicieusement, que le mari aurait dû faire ses recommandations avant de se mettre à table, que la femme devait savoir son mari assez grand garçon pour apprécier lui-même les plats qu'on lui présente ; enfin que les petits noms, les appellations mignardes doivent être réservés au strict tête-à-tête.

Partout, chez soi ou dans le monde, il faut savoir s'oublier un moment pour les autres, et cela sans attendre aucun retour. »

Lo colonet et lo vortigeu.

Dein lo teimps iô lè bataillons sè composâvont de 'na compagni dè grenadiers, iena dè vortigeu et quatro dè mousquatéro, lè régiments n'étiont pas onco à la moûda per tsi no et on einvoyivé tsau ion lè bataillons férè dâi camps. On iadzo que lo 46 étâi pè Bîre, on colonet allemand, qu'étâi perquie po inspettâ lo comerce, allâ pè lè cousenès po vairé comeint lè z'afférès lâi sè passâvont, et coumeint trovâvè que tot étâi proupro et que la soupa borbottâvè su lo fù, ye pre onna potse po l'agottâ. Ma fâi, coumeint bin vo peinsâ, cllia soupa, que couâisâi adé, étâi destrâ tsauda et frecassivè, et quand stu colonet vollie portâ la potse à son mor, recoulâ sa téta ein derrâi ein faseint onna grimace dâo diablio.

— Te tè bourlè, me n'ami ! lâi fâ on vortigeu, on simplio sordâ, qu'étâi dè cousena et que ve la potta que fasâi lo colonet.

Lè z'officiers dè pè châotrè qu'étiont avoué lo tûtche, ne puront pas se rateni dè recaffâ dâo toupet dè cé tsancro dè vortigeu, dè dinsè derè à n'on colonet, et sè peinsâvont que l'arâi z'u se n'afférè âo tot fin se lo colonet avâi bin comprâi.

— Qu'a-t-il dit à moi, ce soldat, démandâ lo colonet ein saillesseint que dévant, c'est moi avoir pas compris ?

— Il a dit, lâi repond ion dè clliâo z'officiers : « Vous vous brûlez, mon ami ! »

Lo colonet, qu'étâi on molési, et que lè sordâ ne poâvont pas souffri, sé reinfatè dein la cousena, retrâovè lo vortigeu et lâi fâ : C'est vous avoir fait plaisir à moi en disant à moi : ami ; eh pien, foilà pour boire pouteille ! Adié !

Et m'einlévine se ne lâi baillà pas onna pîce dè dou francs !

Nos contemporains.

Ce n'est que l'autre jour seulement que nous avons eu le plaisir de donner un coup d'œil à l'*Album national suisse*, édité par MM. Orell Füssli et Cᵉ, à Zurich. Cette belle et intéressante publication, qui paraît par livraisons mensuelles, a pour but de nous donner la collection complète des portraits de tous les hommes qui jouent un rôle marquant dans nos affaires politiques ; de tous les hommes éminents qui siègent dans nos autorités supérieures, ou qui, par leurs talents et leurs travaux, se sont acquis une notoriété dont notre pays peut être fier à juste titre.

L'exécution de ces portraits est vraiment remarquable au double point de vue de la fidélité et du goût artistique. Nous croyons être vrai en disant que, de toutes les publications de ce genre faites en Suisse, il n'en est aucune dont la réussite soit aussi complète. Aussi peut-on, sans restriction, en féliciter les éditeurs.

Les 4 livraisons parues jusqu'ici contiennent ensemble 32 portraits. Nous citons entr'autres ceux de MM. Hertenstein, président de la Confédération ; Ruchonnet, conseiller fédéral ; F. Frey, ancien ministre ; Welti, conseiller fédéral ; Favon, conseiller national ; Kopp, président du Tribunal fédéral ; Riggenbach, ingénieur ; Numa Droz, conseiller fédéral ; Mermillod, évêque de Lausanne et Genève ; Otto de Buren, président du Conseil municipal de Berne, etc., etc.

Nous n'en doutons pas, dans très

---

sité se répandit promptement, comme vous le pensez, et le dimanche d'après, dès le premier coup de la messe, mon église fut pleine. Hommes, femmes et enfants, toute la paroisse endimanchée emplissait la nef quand je commençai à jouer l'air de *Joseph*.

— Vous deviez triompher, monsieur le Curé !

— Attendez !... le triomphe fut court... à peine mon solo fut-il fini, que tous ces vauriens détalèrent comme une volée de moineaux, et que je me retrouvai avec mes dix bonnes femmes ni plus ni moins... C'était une déconvenue et une leçon... mais quoi? dans toute entreprise il y a les tâtonnements préliminaires. — Il faudra tout de même que vous y veniez, mes gaillards ! pensais-je intérieurement.

Alors au lieu de jouer mon morceau au début de la messe, je le reportai un peu avant l'*Ite missa est*, et mes animaux sauvages furent bien forcés d'assister au saint sacrifice tout entier, s'ils voulaient entendre « la musique ; » ils durent passer par le *Gloria*, le sermon et le reste... maintenant le pli est pris, et pas un de mes paroissiens ne manque à la messe.

Eh bien ! le croiriez-vous, monsieur ? ajouta le brave curé, cela m'a valu, pour un temps, des désagréments en haut lieu.

Certains confrères, jaloux ou trop rigides, ont trouvé choquant ce mélange du sacré et du profane, et la chose est allée jusqu'à l'évêché. Heureusement que Monseigneur est un homme d'esprit. — Messieurs, a-t-il répondu à mes détracteurs, puisque le roi David a dansé devant l'arche, M. le curé de Vireloup peut bien jouer de la clarinette devant le tabernacle, et nous devons lui dire comme le prophète Nathan au roi David : « Va, fais ce qui est dans ton cœur, car l'Eternel est avec toi. »

ANDRÉ THEURIET.